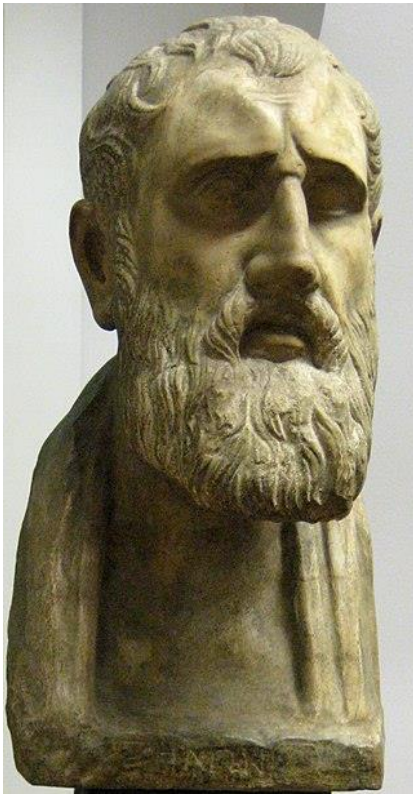


## Fiche 5 – Zénon et le stoïcisme

### Zénon de Citium



### Vie

**Zénon de Citium**<sup>1</sup>, à ne pas confondre avec **Zénon d'Elée** (disciple de **Parménide** et auteur des paradoxes), est le fondateur du stoïcisme. Né vers 335 av. J.-C., il est le fils d'un riche négociant phénicien installé sur l'île de Chypre. A l'âge de 25 ou 30 ans, alors qu'il transportait une cargaison de pourpre phénicienne, il fait naufrage sur les côtes grecques près du Pirée, le port d'Athènes. La tradition raconte comment, découvrant le texte des *Mémoires* de Xénophon rapportant la mort de **Socrate**, il décide d'entrer en philosophie. Vers 301, après une période d'apprentissage auprès du cynique **Cratès de Thèbes**, et d'autres maîtres comme **Xénophane** et **Diodore**, il fonde sa propre école près d'une galerie couverte (*Stoa*) de l'Agora. D'où le fait que les philosophes se rassemblant là furent rapidement désignés « ceux du Portique » (*hoi Stôikoí*), ou les Stoïciens. Ses disciples directs sont **Cléanthe** et **Chrysippe**. Ce dernier est désigné comme le second fondateur du stoïcisme<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Marguerite Yon, « Zénon, citoyen de Kition », *Cahiers du Centre d'Études Chypriotes*, 27/1997, p. 165-172.

<sup>2</sup> Voir Frédérique Ildefonse, *Les stoïciens I, Zénon, Cléanthe, Chrysippe*, Paris, Les belles lettres, 2000.

Homme frêle et longiligne, il avait la particularité d'avoir le cou légèrement incliné, ce qui rendait sa silhouette très reconnaissable et imitable. Malgré la fortune provenant de son héritage familial, il vivait de manière austère, toujours revêtu du même vieux manteau usé. Reconnu comme un homme dont la société était agréable, il était aussi réputé pour sa frugalité et sa sobriété. Devenu populaire auprès des Athéniens, il reçut par deux fois les honneurs publics. Il mourut subitement vers 262, à la suite d'une chute après un retour de l'école. Enterré aux frais de l'état dans le cimetière du Céramique, le long de la Voie sacrée, une statue de bronze fut érigée à sa mémoire.

## Œuvre

Comme Zénon de Citium n'a lui-même rien écrit, nous connaissons sa pensée à travers d'autres auteurs, notamment par Diogène Laërce. Voir Diogène Laërce, *Vie doctrines et sentences des philosophes illustres T. 2*, GF-Flammarion, 1965, p. 64-104 (voir texte).

## Pensée

Ce fut donc à l'école des (néo)académiciens que Zénon fit ses premiers pas en philosophie. Cependant, très tôt, **il condamna l'existence des « Idées » platoniciennes** en affirmant qu'elles n'étaient que de simples objets de pensées. Il inventa le **critère d'appréhension (ou de compréhension)** comme **critère d'évidence** pour distinguer ce qui, dans les pensées, relève de la production mentale, et ce qui est rattaché aux choses extérieures que tous peuvent appréhender (voir plus bas). Lorsqu'il créa lui-même sa propre école, il continua à voir dans la philosophie un « **amour de la sagesse** ». Comme ses devanciers, il n'imaginait pas que l'éducation puisse se transmettre autrement que par une **communauté de vie**. Le discours écrit est de peu d'utilité si l'on n'a pas vu vivre le maître qui le prononce et que l'on n'a pas comparé son discours et son agir :

**La parole vivante et la vie en commun te profiteront plus que le discours écrit. C'est à une réalité qui te soit présente qu'il te faut venir, d'abord parce que les hommes en croient plus leurs yeux que leurs oreilles, ensuite parce que longue est la voie des préceptes, courte et infaillible, celle des exemples. Cléantre [le stoïcien] n'aurait pas fait renaître son maître Zénon en sa personne, s'il n'avait été que son auditeur : il a été mêlé à sa vie, il a pénétré ses secrètes pensées, il a observé de près si Zénon vivait en conformité avec sa propre règle de vie. Platon et Aristote et cette troupe de sages qui devait essaimer en sectes opposées ont tiré plus de profit des mœurs de Socrate que de son enseignement. Si Métrodore, Hermaque, Polyénus ont été de grands hommes, ce n'est pas à cause des cours d'Epicure qu'ils ont été entendus, mais à cause de la communauté de vie qu'ils ont eue avec lui<sup>3</sup>.**

---

<sup>3</sup> Senèque, *Lettres à Lucilius*, 6, 6, cité dans P. Hadot, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, p. 93.

Vivre en **conformité avec sa propre règle de vie**, voilà la philosophie du Stoïcien. L'aspect de cohérence était essentiel. L'étude, ou le *studium*, consistait à acquérir l'exercice des vertus. Et la question se posait de savoir si, la sagesse une fois acquise, il fallait continuer à étudier ou se poursuivre seulement par l'art de vivre. C'est dans ce cadre qu'il faut comprendre la **division tripartite** de la philosophie stoïcienne :

Les **vertus** les plus génériques sont trois : **physique, éthique, logique**, et c'est pourquoi la **philosophie** elle aussi a trois parties : physique, éthique et logique : la **physique** quand nos recherches concernent le **monde** et ce qu'il contient, l'**éthique** quand nous nous consacrons à la **vie humaine** et la **logique** porte sur la **raison** – on l'appelle aussi la **dialectique**.<sup>4</sup>

L'enseignement et l'apprentissage de la philosophie en trois parties est conçu comme un entrelacs. Cet entremêlement est exposé dans un jeu de métaphores :

Ils comparent la philosophie à un **être vivant** : les os et les nerfs, c'est la **logique** ; la chair, c'est la **morale** ; l'âme, c'est la **physique**. Ils la comparent aussi à un **œuf** : la coquille, c'est la **logique** ; le blanc, c'est la **morale** ; et le jaune, tout à fait au centre, c'est la **physique**. Encore à une **terre fertile** : la haie qui l'entoure, c'est la **logique** ; les fruits, c'est la **morale** ; la terre et l'arbre, c'est la **physique**. Ils la comparent aussi à une ville bien policée. Ils ne préfèrent aucune partie aux autres, comme disent quelques-uns. Ils pensent au contraire qu'**elles s'entrepénètrent**, et les enseignent ensemble.<sup>5</sup>

Que ce système tripartite soit présenté sous forme métaphorique en dit long sur le choix des stoïciens. Il montre que **la dimension cognitive est d'emblée liée à un art de vivre dont elle ne peut se distinguer conceptuellement**. La métaphore est un procédé littéraire qui inscrit directement le langage dans l'existence et la vie quotidienne en dehors de laquelle il n'y a pas de signification. Autrement dit, logique, éthique et physique sont à lire comme un art de vivre.

## Logique

La logique est une haie protectrice qui contrôle le discours en agissant comme « **garde-fous** »<sup>6</sup> pour ne donner son assentiment qu'à ce qui est vrai selon un critère de vérité. Comme les néo-académiciens, les stoïciens envisagent deux parties principales de la logique : la **dialectique** et la **rhétorique**. Ils y ajoutent cependant deux autres parties, souvent intégrées à la dialectique : l'une concernant les **critères** et l'autre aux **définitions**. Notons que la

---

<sup>4</sup> Ps-Plutarque, *Opinions*, préf. (LS 26 A) ; cf. Sénèque, *Lettres*, 89, 4 ; 89, 14-17 ; Cicéron, *Des fins*, III, 72-73 ; Cité dans J.-B. Gourinat, *Le stoïcisme*, Paris, Puf, 2007, p. 15.

<sup>5</sup> Diogène Laërce, VII, 40 cité dans J. Greisch, *Vivre en philosophe. Expérience philosophique, exercices spirituels et thérapies de l'âme*, Paris, Hermann, coll. De Visu, 2015, p. 217 ; voir aussi J.-B. Gourinat, *Le stoïcisme*, Paris, Puf, 2007, p. 15-16.

<sup>6</sup> J. Greisch, *Vivre en philosophe*, p. 218.

**grammaire**, sans être nommée comme telle, fait partie de l'éducation stoïcienne. Plus ample que notre grammaire actuelle, elle comprenait l'étude philologique des textes littéraires<sup>7</sup>.

Selon le témoignage de Cicéron, dans la néo-académie, « **l'enseignement se fait toujours contra thesim**, c'est-à-dire, **contre une proposition déterminée**, présentée sous une forme affirmative ou interrogative par un auditeur : 'Mon avis est que la mort est un mal' ou bien 'Le sage peut-il se mettre en colère ?'.<sup>8</sup>» A partir de là, le maître pouvait développer sa thèse d'une manière **dialectique**, sous forme de **questions réponses formulés en syllogismes**, ou d'une manière **rhétorique**, sous forme de **deux discours consécutifs : le pour et le contre**. Cette méthode à deux entrées sera adoptée par les stoïciens.

Pour distinguer la dialectique de la rhétorique, les stoïciens recourent à la métaphore : « **la rhétorique est comme la main ouverte, la dialectique comme la main fermée** » (Sextus, M., II, 7 ; LS 31 E).

Dans la rhétorique, les stoïciens reprennent **trois formes** du discours : **délibérative** (le discours politique), **judiciaire** et **épidictique** (le discours d'apparat). Le style y est souvent « modéré et sobre », avec peu d'emphase et d'ornementation, ce qui plaira aux Romains.

La théorie du critère est une **épistémologie**. L'usage du **critère** permet de juger (*krinein*) les représentations mentales en les distinguant les unes des autres. Zénon « n'accordait pas foi à toutes les représentations » mais seulement aux représentations « compréhensives »<sup>9</sup>.

**Transformant** l'expression d'Aristote « **passions de l'âme** » (*patêmata tês psychês*) en « **impressions dans l'âme** », Zénon **modifie l'intentionnalité** aristotélicienne. Il s'agit désormais de juger d'où vient la représentation présente dans l'âme. La métaphore platonicienne de la cire dans le *Théétète* : l'âme est comme un bloc de cire où les choses viennent s'imprimer, a été reprise et critiquée. Il ne se peut, affirme Chryssippe, le disciple de Cléanthe, lui-même disciple de Zénon, que l'âme soit une cire sinon elle aurait du mal à conserver plusieurs représentations en même temps. Il emploie la métaphore de la lumière, affirmant que les *phantasia* (venant de *phainesthai*) s'impriment dans l'âme comme des photos à partir des choses extérieures. Les choses s'y **re-présentent**. Cependant, vu que l'âme n'a pas seulement la **capacité de recevoir** ses *phantasia* de l'extérieur, mais aussi **de produire des représentations mentales**, il faut alors trouver un **critère pour trier** les *phantasia*.

Seule la « **représentation compréhensive** » est vraie. Elle est « celle qui provient de ce qui existe et est imprimée et marquée en conformité avec ce qui existe, et telle qu'elle ne pourrait pas provenir de ce qui n'existe pas »<sup>10</sup>. Elle se distingue en deux moments : l'un **passif** (représentation) et l'autre **actif** (assentiment). L'âme reçoit d'abord une représentation

---

<sup>7</sup> Voir I. Hadot, op. cit., p. 41s.

<sup>8</sup> P. Hadot, « Philosophie, dialectique, rhétorique dans l'Antiquité », dans *Studia Philosophica*, t. XXXIX, 1980, 139-166.

<sup>9</sup> Cicéron, *Academica Posteriora*, I, 41 ; LS 40 B.

<sup>10</sup> Sextus, M., VII, 248 (LS 40 E) ; Cicéron, *Academica Posteriora*, II, 77 (LS 40 D).

venant de l'extérieur et ensuite donne son assentiment (*sunkatathesis*) qui provoque la compréhension elle-même (*katalêpsis*). **Seul l'assentiment est fondement de la science (épistémè).**

La dialectique est une vertu de l'assentiment. Elle se divie en quatre sous-parties : l'absence de précipitation, l'absence d'arbitraire ou de légèreté, l'irréfutabilité, et le sérieux ou la pondération.

## Physique

La physique permet de montrer ce que l'homme est réellement et sa situation au sein de la nature, laquelle est rationnelle et se confond avec la substance divine. La *physis* n'est donc pas seulement **natura naturata** mais **natura naturans**, c'est-à-dire Dieu<sup>11</sup>. L'image de la terre fertile montre qu'elle est éclosion. Dieu est un principe actif et harmonique au sein de la nature. Il y a donc une théologie naturelle chez les stoïciens :

Dieu est un vivant immortel, raisonnable, parfait, intelligent, bienheureux, incapable d'admettre en lui aucun mal, ordonnant par sa providence le monde et les choses qui sont dans le monde<sup>12</sup>.

Dieu est donc un principe immanent, providentiel et rationnel qui imprègne toutes choses. La physique se divise de deux manières : **spécifique** et **générique**. La **division spécifique** fait office de **philosophie première**, tandis que la **division générique** s'occupe des **phénomènes naturels**, du monde tel qu'il est présent : le monde, les éléments, la théorie des causes. Les stoïciens discutent sur la place du « genre suprême ». Un flottement subsiste. La position de Sénèque diffère de la division stoïcienne traditionnelle. Dans les deux, **plus haut que le genre de l'être se trouve le genre de l'objet**, le « quelque chose ». Cependant, selon la distinction stoïcienne classique, le « quelque chose » se divise en « ce qui est », c'est-à-dire le corporel et « ce qui n'est pas », c'est-à-dire l'incorporel. Pour Sénèque, il n'en va pas ainsi car « ce qui est » se divise en corporel et incorporel, tandis que « ce qui n'est pas » concerne les objets de l'imagination : centaures, géants. A regarder cette différence, on constate que **Sénèque ne classe pas automatiquement l'incorporel dans l'imaginaire et qu'il fait droit à l'existence de ce qui n'est pas visible**. Il pourra donc soutenir que l'âme n'est pas corporelle comme le reste des stoïciens. Selon Chrysippe, en effet, l'âme est corporelle car sinon elle ne serait pas compatible avec le corps. Voilà pourquoi il la définit comme un souffle : « l'âme est un souffle qui nous est connaturel, parcourant tout le corps, aussi longtemps que la bonne respiration de la vie reste présente dans le corps »<sup>13</sup>. **Pour les stoïciens, le monde est gouverné par la nature et traversé par un souffle unique**. La causalité est donc **immanente** au monde. Du coup, il en va d'une conception de la providence divine liée au « destin » (*fatum*). Le destin se définit comme

---

<sup>11</sup> J. Greisch, *Vivre en philosophe*, p. 219.

<sup>12</sup> Diogène Laërce, VII, 147 ; voir J. Greisch, *Vivre en philosophe*, p. 220.

<sup>13</sup> Dans Galien, *Sur les doctrines d'Hippocrate et Platon*, III, 1, p. 170, 9-10.

une chaîne de causes dont la trame est inviolable<sup>14</sup>. Ce qui dirige le monde est la nature, avec son déterminisme causal. Il reste alors à l'homme de consentir à l'ordre des choses et d'agir selon sa propre nature et son destin.

## Ethique

L'éthique stoïcienne consiste à « **vivre conformément à la nature** », c'est-à-dire vivre selon la vertu, laquelle est d'abord « une disposition en accord avec elle-même »<sup>15</sup>. On peut dire, avec Frédéric Schlegel, cet auteur du romantisme germanique (1772-1829) que « **la vertu c'est la raison transformée en énergie** » (*Tugend ist zur Energie gewordene Vernunft*)<sup>16</sup>. Cette jonction d'énergie et de raison indique la nécessité d'une **thérapie de l'âme**. L'éthique est divisée selon les domaines suivants : « Un domaine est consacré à l'impulsion, et un consacré au bien et au mal, un domaine consacré aux passions, la vertu et les fins, et la valeur première, les actions et ce qu'il convient de conseiller ou d'empêcher »<sup>17</sup>.

**L'impulsion** première, commune aux animaux et aux hommes, est la **tendance** (*hormê*) ou le « mouvement de l'âme **vers quelque chose** ». Chez les hommes, elle va de pair avec une représentation de cette chose convoitée. La **répulsion** (*aphormê*) détourne au contraire d'un objet ou d'une action. Une des impulsions premières est la **conservation de soi** et de son propre corps, qui s'étend aux proches dont on a la charge. Le plaisir vient en surcroît comme résultat de l'obtention d'un bien convoité ou l'évitement d'un mal. Pour les stoïciens, le bien est ce qui utile ou profitable et les maux inutiles ou nuisibles. La fin et le bonheur consiste à « **vivre en accord avec la nature** »<sup>18</sup>. Les stoïciens prolongent la philosophie d'Aristote tout en niant que la fin ultime, et l'accomplissement de notre nature, soit la vie contemplative. Le **bonheur** consiste pour eux en « **une vie qui suit son cours régulier** ». Il s'agit de vivre en accord, et de façon cohérente, en évitant les conflits avec soi-même et avec la nature. Cependant, **la nature s'étend à l'ensemble des événements du monde**, et donc à l'environnement humain. **L'harmonie** (*homologia*) entre humains est donc la **perfection de l'éthique**. Reprenant les quatre vertus aristotéliennes, Chrysippe dira :

La **prudence** est la science des choses qu'il faut faire et qu'il ne faut pas faire et de celles qui ne sont ni l'un ni l'autre, ou la science des biens, des maux et ce qui n'est ni l'un ni l'autre pour un animal politique par nature ;

la **modération** est la science concernant ce qu'il faut choisir, ce dont il faut se prémunir et ce qui n'est ni l'un ni l'autre ;

la **justice** est la science consistant à donner à chacun selon sa valeur ;

---

<sup>14</sup> Voir J.-B. Gourinat, *Le stoïcisme*, p. 79.

<sup>15</sup> Diogène Laërce, VII, 89.

<sup>16</sup> J. Greisch, *Vivre en philosophe*, p. 221.

<sup>17</sup> Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, D. L. VII ? 84 (LS 56 A).

<sup>18</sup> Stobée, II, 7, p. 77, 18-19.

le **courage** est la science concernant ce qui est à craindre, de ce qui ne l'est pas, et ce qui n'est ni l'un ni l'autre<sup>19</sup>.

De par cet héritage de la prudence aristotélicienne déclinée dans les vertus cardinales, le stoïcien cherche la fin comme « ce en vue de quoi toutes les actions sont accomplies convenablement »<sup>20</sup>. Le « **convenable** » (*kathekon*) est susceptible de **justification raisonnable**. Elle intègre une justification intrinsèque, quelle que soit la motivation.

La passion est un « mouvement de l'âme déraisonnable et contre nature »<sup>21</sup>. Il s'agit d'une impulsion débridée, liée à l'intempérance. En désaccord avec les platoniciens, pour qui les passions sont issues d'une partie irrationnelle de l'âme, Zénon pense que les passions sont volontaires, et qu'elles sont admises par un jugement de l'opinion.

### La triade logique-physique-éthique

La triade stoïcienne s'explique par le rapport étroit entre le *logique*, le *physique*, et l'*éthique*. La **logique** permet en effet de **distinguer** ce qui est de l'ordre de la détermination **physique**, à accueillir la **nature** comme telle, et ce qui est de l'ordre **éthique**, qui dépend de la **liberté** de chacun. Voilà la sagesse que nous révèle Marc Aurèle dans ses *Pensées*, en présentant les *trois topoi* philosophiques comme un héritage de l'esclave-philosophe Epictète (voir texte)<sup>22</sup> :

VII, 54 : Partout et constamment, il dépend de toi

- (1) De te complaire pieusement dans la présente conjonction des événements,
- (2) De te conduire avec justice envers les hommes présents,
- (3) D'appliquer à la représentation présente les règles de discernement, afin que rien ne s'infilte qui ne soit objectif<sup>23</sup>.

La sagesse d'Epictète, sur laquelle vient se greffer la philosophie de Marc Aurèle, consiste à évaluer les désirs (Epictète, Manuel, §1). Il faut purifier les désirs de telle sorte que l'on **renonce à désirer ce qui ne dépend pas de nous**, mais du cours de l'univers, et à **ne désirer que ce qui dépend de nous** : l'action droite, morale et bonne. Cela signifie donc que la *physique* consiste à regarder la nature en la dépouillant des fausses représentations dues à nos émotions pour la replacer dans l'ordre cosmique. Elle conduit à accepter avec joie les règles de la nature universelle. Cette *physique* n'est donc pas théorique mais est conçue

---

<sup>19</sup> Stobée, II, 7, p. 59, 4-11 (LS 61 H).

<sup>20</sup> Stobée, II, 7, p. 46, 5-6.

<sup>21</sup> Stobée, II, 7, p. 60, 12-15 (LS 61 H).

<sup>22</sup> Voir P. Hadot, « Une clé des *Pensées* de Marc Aurèle : les trois *topoi* philosophiques selon Epictète », dans : *Exercices spirituels et philosophie antique* (I. E. A. 1993), éd. revue et augmentée, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque de l'évolution de l'Humanité », 2002, p. 165-192.

<sup>23</sup> Marc Aurèle, *Wege zu sich selbst*, éd. W. Theiler, Zurich, 2<sup>ème</sup> éd, 1974, trad. P. Hadot, « Une clé des *Pensées* de Marc Aurèle », *art. cit.*, p. 166.

comme un *exercice spirituel*. Par le discernement de la *logique*, elle permet de mettre au point une *éthique* selon les « actions appropriées » (*kathekonta*) en toutes circonstances.

« Nous pouvons donc conclure que les trois *topoi* d'Épictète correspondent aux trois parties de la philosophie stoïcienne, considérées, en leur sens profond, comme des exercices spirituels : non pas physique ou éthique ou logique théorique, mais **physique** qui transforme le **regard** porté sur le monde, **éthique** qui s'exerce à la justice dans l'**action**, **logique** qui produit la vigilance dans le **jugement** et la critique des représentations. »<sup>24</sup>

Le signe distinctif de **l'éducation stoïcienne est l'exercice autonome de la raison**. Elle intègre une lucidité sur soi-même et sur les maladies de l'âme. D'où cette école philosophique est assimilée à « un cabinet de médecin » :

**Une école philosophique, hommes, est un cabinet de médecin.** En en sortant, ce n'est pas du plaisir, c'est de la douleur qu'il faut éprouver. Vous y êtes entrés malades, l'un, l'épaule démise, l'autre avec un abcès ou une fissure ou un mal de tête. Est-ce que je m'assois et vous dis mes petites pensées et mes petites phrases pour que vous fassiez mon éloge en sortant, tout en emportant, tels que vous les avez apportés, votre épaule, votre tête malade, votre fissure et votre abcès ? Est-ce pour cela que des hommes jeunes quittent leur pays, leur père et leur mère, leurs amis, leurs parents, leurs biens, pour crier bravo à celui qui dit de belles phrases ? Est-ce là ce que faisaient Socrate, Zénon et Cléanthe ?<sup>25</sup>

Cette exhortation ironique d'Épictète manifeste combien il est impossible, pour un stoïcien, imaginer entrer en philosophie sans pratiquer un exercice spirituel de thérapie pour modifier sa manière d'être au monde.

---

<sup>24</sup> P. Hadot, « Une clé des Pensées de Marc Aurèle », *art. cit.*, p. 172-173.

<sup>25</sup> Épictète, *Entretiens*, III, 23, 30-32, p. 1018-1019.

## Les paradoxes

Article détaillé : Paradoxes de Zénon. ([http://www.histophilo.com/zenon\\_d\\_elee.php](http://www.histophilo.com/zenon_d_elee.php))

On croit fréquemment que ces paradoxes ne visent qu'à prouver que le mouvement n'existe pas. Il faut en fait les replacer dans une perspective bien plus large, celle la pensée éléate de l'«illimité» ou de l'«infini».

En réalité, Zénon cherche à contredire la vision pythagoricienne du monde par une série de raisonnements par l'absurde. Rappelons uniquement que «c'est Pythagore le premier qui a donné le nom de cosmos [κοσμός, c'est-à-dire beauté, ordre] à l'enveloppe de l'univers, à cause de l'organisation qui s'y voit.» (Ætius, *Opinion*, II, i, i). À quoi Zénon réplique : «si le lieu est quelque chose, il doit être dans quelque chose», ce qui d'une chose à une autre aboutit à l'«infini».

Les paradoxes de Zénon sont expliqués dans la *Physique* d'Aristote (VI, IX) .

### Paradoxe de la Dichotomie

Un mobile pour aller de A en C doit en premier lieu arriver en B, qui se trouve entre A et C. Mais avant d'arriver en B, il doit en premier lieu arriver en B'situé entre A et B, et ainsi de suite... In fine, le mobile ne pourra par conséquent pas arriver en C au bout d'un temps fini.

### Paradoxe d'Achille et de la tortue

Si Achille localisé en O poursuit une tortue qui se trouve en A. Le temps qu'il arrive en A, la tortue sera en B. Achille devra par conséquent ensuite aller en B. Mais alors la tortue sera en C, et ainsi de suite. Achille pourra se rapprocher sans cesse de la tortue, mais il ne pourra jamais la rattraper.

### Paradoxe de la flèche

Une flèche qui vole est en fait immobile. En effet, à chaque instant, elle est dans un espace égal à elle même. Elle est par conséquent à chaque instant au repos. Si on décompose le mouvement en une suite d'instant, elle ne peut par conséquent pas se mouvoir, dans la mesure où elle est constamment au repos.